

" Le Révd. E. Frenette, 2<sup>me</sup> Assistant.

" Les autres officiers demeurent en leur même place."

" COMMUNIQUÉ "

Ces changements ne peuvent que relever le crédit de cette maison dans l'opinion publique, et cette nouvelle réjouira tous les amis de cette précieuse institution.

Uno fromagerie à Berthier (en haut)—Soins à donner aux animaux

Berthier, 19 Juillet 1875

M le Rédacteur,

Depuis longtemps, je désirais vous annoncer la nouvelle que nous avions une fromagerie à Berthier; mais, comme c'était une industrie parfaitement nouvelle pour nous, cultivateurs, et à son début, j'aurais dû avoir différé jusqu'à aujourd'hui pour vous donner des détails certains.

Avant de vous parler de notre fromagerie, je dois féliciter M. Xavier Bellehumeur, de St. Guillaume, d'en avoir pris l'initiative et conduit les choses à aussi bonne fin.

L'hiver dernier, ce monsieur était en promenade dans notre paroisse chez un de ses parents, qui m'est voisin; il me communiqua soudainement de vouloir établir une fromagerie dans notre paroisse, au printemps, au moins si les gens voulaient l'encourager. Ayant promis mon concours avec d'autres personnes qui se trouvaient présentes, il consentit de revenir au bout de quinze jours, à condition qu'on lui laisserait à s'assurer d'un certain nombre de vaches et de vander l'entrepreneur. Ce qui fut promis fut fait de part et d'autre. Au jour fixé, M. Bellehumeur et un de ses cousins nous arrivèrent avec beaucoup de renseignements puisés chez M. Desjardis, de Ste. Rosalie. Enfin, après avoir parcouru les rangs, nous sommes arrivés à un montant de 150 vaches, non pas sans motif, je vous assure, car c'était chose nouvelle pour les trois quarts des habitants; il y avait des préjugés pour ça comme pour d'autres choses.

Enfin, quoique le nombre des vaches ne fût pas aussi élevé qu'on devait s'attendre de la paroisse, néanmoins ces messieurs partirent immédiatement avec la promesse de revenir au commencement de juin. En effet, le 7 juin la fromagerie commença ses opérations, sous la conduite d'un M. Dunkin, des townships, muni de certificats de première classe (le matériel est de première qualité et du dernier goût.) Le fabricant, avant de passer son engagement, était certain de lui, pour faire du fromage de première qualité, qu'il n'a pas craint de le garantir. Ce monsieur gagne \$300.00 par quatre mois. À l'heure qu'il est, nous avons 10,000 lbs. de fromage à vendre; je pense que nous allons faire une vente la semaine prochaine. Comme le beurre ne se vend pas cher, il est probable que le nombre de vaches augmentera de beaucoup après cette vente.

Un ami du comté de l'Assomption me disait, l'année dernière que les fromageries étaient la mort aux cochons. J'ai cru, pour un instant, que la chose pouvait être vraie; aujourd'hui que je suis fournisseur de lait et que j'ai des cochons et des veaux à avoir soin, je ne suis plus de la même opinion de mon ami. Voici l'usage que je fais de mon petit lait. En le recevant, je le mets dans un quart et j'y ajoute de la moulée, ce qui fait une excellente bouillie et qui nourrit bien les cochons, même les engraisés; de cette manière, les cochons ne meurent pas plus de faim qu' auparavant. En admettant que les fromageries sont la mort aux cochons, d'un autre côté, je crois que c'est la vie et le bien-être aux vaches laitières: c'est vraiment honteux, je dois le dire ici, pour nous, Canadiens, qui ne sommes pourtant pas plus que les autres nations, devons nous plus prendre soin de nos animaux que nous le faisons pour la plupart. Un Américain, commerçant de vaches, m'en faisait la remarque ce printemps; il me disait en avoir vu à plusieurs places de 12 à 14 chevreaux dans la même écurie parfaitement gras. Tandis que si à l'an plus auraient pu faire l'ouvrage. À côté de ces cochons, grand ce même cultivateur avait des vaches aussi maigres que celles de Pharaon. Quel résultat peut-on attendre de pareilles vaches à une fromagerie? presque rien. Je connais de personnes qui je puis nommer au besoin, qui portent 9 lbs. de lait le soir par deux vaches, d'autres avec le nombre,

portent 11 ou 12 lbs. Règle générale, les animaux sont mal tenus, et les gens commencent à s'en apercevoir, surtout depuis que nous avons une fromagerie, et les bonnes vaches se font connaître. Quel contraste entre les vaches dont je parle plus haut et les deux vaches Ayrshire que je possède depuis plusieurs années. À l'ouverture de la fromagerie, elles me donnaient 80 lbs. de lait par jour; au 14 juin, avec un peu plus de soin, je me suis rendu à 92 lbs., et comme je n'étais pas encore satisfait du poids, je me suis mis à les bouletter, et au grand étonnement de mes amis, le 22 juin, j'étais rendu à 100 livres, but auquel je tendais; quoique ceux qui travaient qu'une douzaine de livres de lait par deux vaches ne me croyaient pas sincères, il n'en est pas moins vrai que le poids que je vous ai donné est réel. Un Américain lui-même est venu les traire avec trois ou quatre amis en mon absence. J'ai conclu de là qu'une vache donnait en retour, de ce qu'on lui donnait.

Je m'arrête, j'ai déjà été bien trop long; si je vous ai donné tous ces petits détails, c'est pour vous faire connaître tant soit peu les fromageries et d'encourager les cultivateurs à apporter plus de soins à leurs animaux dorénavant.

Monsieur, si vous pensez que ces quelques détails que je vous envoie à la hâte peuvent être utiles à quelques-uns de vos lecteurs, je vous donne la permission de les publier, à condition toutefois que vous me corrigiez. Je n'ai pas l'éducation requise pour écrire dans les journaux sans me faire corriger.

A. MOUSSEAU, Cultivateur.

Améliorations agricoles

On nous signale chaque jour tant d'améliorations, et les cris de triomphe du progrès sont tellement répétés autour de nous, qu'il semblerait que nous serions être arrivés au sommet de la perfection. Il n'en est rien cependant, il n'en est rien surtout en agriculture, il suffit d'ouvrir les yeux pour le voir.

Parcourez nos campagnes, et, sauf de rares et d'autant plus honorables exceptions, que trouvez-vous dans la plupart de nos exploitations rurales?—D'un côté, ignorance complète de tous les principes qui peuvent guider dans un état où les connaissances solides devraient être aussi variées que possible; d'autre part, des théories appliquées sans idées pratiques, et nécessairement des chutes qui tiennent tout naturellement sur la défensive.

L'agriculteur routinier, lui, se tire encore d'affaire, parce qu'il a l'habitude de son état, et qu'il y apporte une économie, nous dirons même une parcimonie qui le sauve; mais il ne profite pas, et ce n'est qu'au prix des plus rudes travaux et des plus dures privations qu'il parvient à se maintenir dans sa profession.

Mais à côté de celui-ci, les agriculteurs superficiellement théoriciens, qui n'ont ni les habitudes du métier, ni l'économie dont nous venons de parler, s'éprouvent que contrariétés, déboires, déceptions de toute espèce en agriculture, et, après s'y être vainement fatigués, l'abandonnent, désespérés et ruinés, et deviennent, par l'exemple qu'ils offrent, les plus grands ennemis du progrès agricole.

Une pareille situation, certes, est malheureuse, elle est désastreuse. Il faut donc la changer. Mais comment?—Selon nous, il n'y a qu'un moyen, c'est de faire pénétrer des connaissances agricoles simples, raisonnées, solides et pratiques, chez les cultivateurs de professions; c'est en établissant des cercles agricoles dans toutes les paroisses, c'est en s'associant à l'Union agricole Nationale où nous trouverons, par le moyen de conférences, le secret des richesses que peut nous offrir l'agriculture perfectionnée; c'est enfin en souscrivant aux journaux agricoles, qui de la part de nos Gouvernements, Provincial et Fédéral, devraient avoir l'appui le plus effectif afin d'en étendre la circulation dans nos campagnes. Le Gouvernement Fédéral devrait en abolir le frais de postage et ne pas astreindre les propriétaires de journaux agricoles en les obligeant à payer d'avance les frais de postes. Si nos gouvernements savaient ce qu'il en coûte pour maintenir un journal d'agriculture, assurément ils se feraient un devoir d'encourager ces publications au lieu d'entraver leur existence.

C'est ici surtout qu'incombe à nos Gouvernements une belle et grande mission: Oh! s'ils la comprennent, bien! Oh! s'ils sentaient bien toute la grandeur du service qu'ils rendraient à la société en déterminant les cultivateurs à faire instruire leurs enfants